

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Départements :

4 fr. par semestre

Les lettres non-affranchies seront refusées.

DÉPOTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5.

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

INVENTAIRE DE FIN D'ANNÉE

Ca commence à m'embêter à la fin, velà vingt-huit ans nom d'un rat ! que je gaffe dans les gail-lots de l'existence et ces gredines d'années m'ont amené, à châ une, plus de misères qu'elles m'ont pas fait pousser de dents. D'abord la première je m'en rappelle pas mais y paraît qu'elle était si mauvaise que les autres pace que j'ai gueulé en venant au monde comme un veau ça n'en a réveillé toute la maison les voisins d'à côté cognaient contre le briquetage et criaient : — Mais, nom d'un chien ! donnez donc à teter à ce mioche qui nous empêche de dormir.

Bon, après ça, ça été l'année de la grande inondation, vous savez, qu'on allait en bateau au Cor-devers, en Bellecour et de partout. Ensuite est venue l'année que le pain était si cher celle-là qu'a démolit le vieux Pont de Pierre qu'avait été bâti par les Romains ; pis après quarante-huit que nous étions tous en évolution et sens dessus des sous, quarante-neuf qu'on s'est cogné à la Croix-Rousse ; pis encore, les années des démolissements qu'on a tout fiché à bas : l'Homme de la Roche, le clocher de Forvières, la Grenette, St-Côme,

le Puit-Pelu, Bonnevaux, les Cordeyers, la rue Buisson, la rue Gentil, la rue Sirène tous les bons quarquiers que nous ont été gandoyés aux Bret-teaux pour mettre en notre place de feignants et de poutrones ; pis aussi le bâtiment des chemins de fer que barre Perrache et que nous raffle notre vin et nos bonnes affaires pour y faire rellicher aux étrangers et que fait augmenter les loyers et le lricot esepé les journées et l'ovrage, que s'est escané en campagne. Après ça soixante six, l'année des Prussiens et soixante-sept, l'année de l'Exposition que vaut quasiment pas davantage, c'est-y pas débinant !

Et ben, voui, toutes ces gredines d'années après nous en avoir bien fait s'en vont tranquilles comme Baptiste sans qu'on leur z'y dise rien. Oh ! faut que ça finisse, ayez pas peur, allez voir si c'te charipe d'année 1867 s'escanera comme les autres sans que je ly règle son compte ; elle se imagine que pace qu'elle a plus que deux jours, elle va pouvoir nous piler du poivre sans faire semblant de rien ; attends un mement que je la rejoigne dans un coin, nous vont nous espliquer châtégoriquement ; tez justement je l'apinche dès-delà qu'esse après faire ses malles.

— Bonjour, Mam'selle, vous vous dépêchez ben tant de ranger vote baluchon.

— Eh ! bonjour, mon cher Guignol, hélas !

Jean. — Oui, je n'en disconviens pas, sans doute Cabaud est un brave chien qui, jusqu'à ce jour a soutenu vaillamment l'honneur de notre ferme, — mais remarque, Jeannette, que tous les fermiers d'alentour cherchent à augmenter les moyens de défense de leur maison, — ainsi notre voisin Fritz a acheté il y a deux mois, un énorme boule-dogue avec un collier hérissé de pointes de fer, il faut bien se mettre à l'unisson et ne pas lui être inférieur.

Jeannette. — Hé ! qu'importe, ce que fait notre voisin : je pense que vous n'en avez pas peur ; vous êtes bien sûr qu'il ne cherchera jamais à nous chercher querelle. Il nous connaît assez pour cela. d'ailleurs son boule-dogue aboie beaucoup surtout contre les roquets, et je crois qu'il fait plus de bruit que de be-ogne. Tandis que si Cabaud ne crie pas tant, il mord bien et Fritz en sait quelque chose.

Jean. — Ce que tu dis là, Jeannette, ne manque pas de justesse, n'empêche que je persiste dans mon idée : ma ferme a toujours passé pour l'une des premières de tout le pays, je veux qu'elle conserve son rang, et si Fritz a deux chiens de garde, j'en aurai deux, s'il en a trois, j'en aurai trois, s'il...

Jeannette. — En vérité, mon ami, je ne te comprends pas ; d'après cela, il n'y aurait pas de raison pour ne pas remplacer nos vaches, nos chèvres et nos moutons par des chiens destinés à mordre les passants, — on dirait vraiment qu'au lieu de vouloir simplement te défendre tu as envie d'attaquer...

Jean. — Moi, attaquer ? oh ! l'on connaît trop mon caractère pacifique, je suis ennemi des discussions et des procès.

oui, je me hâte car voici que l'heure de mon départ s'approche avec une effrayante rapidité, il faut me tenir prête pour cet instant fatal, malgré tout le regret qu'il m'en coûte de me séparer de vous.

— Oh ! gn'a pas de quoi, allez.

— Mais si, après douze mois d'une liaison si intime, après avoir passé ensemble trois cent soixante cinq jours si heureux...

— Heureux ! mais pas tant que ça.

— Il est vrai que nous avons eu à supporter quelques épreuves, mais au moment de se séparer on se prend à regretter jusqu'aux souffrances que l'on a supportées ensemble.

— Ah ! ben, moi ça me fait pas d'effet, je me suis fait tout plein de mauvais sanque et pis vela tout.

— Alors vous êtes bien aise de me voir partir, n'est-ce pas ? savez-vous que vous n'êtes guère galant, mon cher Guignol, vous qui vous montriez si empressé auprès de moi, à ma première apparition dans le monde, pui ne m'avez pas quitté d'un pas, vous me dédaignez maintenant que mon règne est fini.

— Et pis vous donc, que fesiez tant la gentille en commençant, que m'avez promis plus de beurre que de pain et que m'avez pas seulement donné d'ovrage. Qué que nous ont aeu ? le chômage et la bise tout le temps ; vous et soixante-six vous

Jeannette. — Cependant depuis quelques années tu en as eu pas mal de procès.

Jean. — Dame, quant on venait me chercher !

Jeannette. — Oh ! te chercher pas toujours : ainsi l'avant dernier, avec cet homme qui demeure de l'autre côté du ruisseau.

Jean. — Oh ! mais là, j'avais raison.

Jeannette. — Oui, mais tu as perdu quand même, — et il nous a fallu payer les frais, et il y en avait pas mal. Enfin laissons cela, — pour en revenir au chien de garde, franchement ce serait une sottise d'en acheter un autre ; indépendamment de ce qu'il nous coûtera, il faudra faire l'emplette d'un collier, d'une cabane, que sais-je, — et puis le nourrir, tandis qu'il ne nous rapportera rien : avec l'argent que nous dépenserons nous pourrions avoir vingt poules de plus.

Jean. — Non, non, j'aime mieux le chien de garde, et puis, vois-tu, Jeannette, nous avons besoin de maintenir l'ordre chez nous ! je remarque que depuis quelque temps nos moutons, nos chèvres, nos beliers sont inquiets, remuants, ont l'air de vouloir s'agiter.

Jeannette, riant. — Bah ! nos moutons ?

Jean. — Tu ris, mais figures-toi que l'autre jour en entrant dans l'écurie, ils se sont tous précipités sur moi comme pour me renverser.

Jeannette. — Pardienne, ils avaient envie de sortir, voilà tout. Ecoute-moi, ami Jean, je crois que tu les tiens trop enfermés, ils auraient besoin de grand air et de liberté, et tu ferais bien, crois-moi...

Jean. — De les laisser courir à leur aise ? non, non, j'aime mieux prendre un second chien.

ROB-ROY.

FEUILLETON de la MARIONNETTE

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Jean. — Il faut, ma chère Jeannette, que je te communique un projet qui depuis longtemps déjà me trotte dans la tête : j'ai eu l'idée de prendre un chien de garde de la ferme.

Jeannette. — Un autre chien de garde, tu n'y penses pas, mon cher Jean, n'avons-nous pas déjà le brave Cabaud.

Jean. — C'est vrai, mais je crains qu'aujourd'hui Cabaud ne suffise pas.

Jeannette. — Comment ne suffise pas, Cabaud n'est-il pas un brave et solide mâtin, n'a-t-il pas déjà fait mille fois ses preuves, soit contre les loups qui voulaient manger nos moutons, soit contre les renards qui voulaient égorger nos volailles, soit contre les voleurs qui voulaient emporter nos grains et notre argent ? Cabaud n'est-il pas le corps robuste et agile, et des dents blanches bien aiguës ?

pouvez ben vous flatter d'avoir fait bisquer les braves genses.

— Comment, vous osez bien me comparer avec 1866, moi, l'année à jamais célèbre de la grande Exposition universelle.

— Ah! ben voui, encore une fameuse blague que votre Exposition, une manigance pour les Parisiens.

— Mais vous avez pu la voir aussi bien que les habitants de Paris.

— Nom de nom! que je l'ai ben que trop vue et pis sentie, que j'y ai laissé toutes mes piastres et tous les benonis que s'y sont laissés attraper, ça que toutes nos boutiques n'ont chômé et que les marchands si bien que les fabricants et les chefs d'ateyers demeuraient toute la journée les bras ballants à arregarder passer le monde.

— C'est ainsi que vous jugez l'Exposition, cette gigantesque solennité où l'industrie conviait toutes les nations de l'univers à ces agapes humanitaires, a fait s'embrasser dans une étreinte fraternelle les races les plus diverses et des peuples jusqu'alors séparés par des haines héréditaires aussi anciennes que les annales du Monde!

— Et patati et patata!... Cristi! què batillon... Oh! mais ça ne prend pas, Mam'selle..., manitaire, fraternelle..., mais disez donc, et tous les assassinements donc?

— Voilà une plainte assez étrange de la part d'un journaliste et de quoi auraient donc vécu toutes vos feuilles grandes et petites sans ces crimes; vos confrères trouvaient même qu'il n'y en avait pas assez pour la pâture de leurs lecteurs, ils ont forgé dans leur imagination des récits plus odieux et plus horribles que la réalité, ils ont exhumé de la poussière des greffes de vieux procès ignobles et sanglants.

— En tous cas, vous avez pas mal travaillé vous aussi pour M'ssieu Ponchon Tu Déraillies; sans compter les tremblements de terre, les inondations, les écadies, les petards, les débaroulements de mines à charbon, les chapotements de gens, les fièvres, les choléras et toutes sortes de saloperies.

— Très bien, mon cher Guignol, mais vous oubliez de porter à mon avoir des inventions heureuses pour le bonheur de l'humanité, et en premier lieu, ces formidables engins qui vont rendre bientôt la guerre impossible, les trois cent trente-trois modèles différents de fusil à aiguille...

— Merci, je travaille pas à l'aiguille, moi, mais sur le mêquier, j'aimerais mieux un peu plus d'ouvrage...

— Certes, j'en laisse assez aux diplomates et aux journaux: la question d'Orient, cette pièce de résistance qui reparait inévitablement en scène dans les intermèdes forcés de la politique; la question romaine, la question...

— En velà une frigousse, si vous vous imaginez que les canezards vivent de quesquions, et c'est de fricot à gens-souls, y sont pas si difficiles eusses, donnez leur voir seulement de bonnes soupes mitonnées, de bon bouilli, de bonnes fricassées de gras double, de bons rougerets, y s'en contenteront bien et y laisseront les quesquions pour les sénateurs, les bassadeurs, les ministres et autres habiletés, nous sont pas jaloux nous autres des diners des gros bargeois.

— Tenez, mon cher Guignol, mettons fin à cette explication; je suis pressée, l'heure s'avance et je perds un temps précieux à bavarder avec vous, aussi bien vous aurez à régler tout cela avec mon héritière, l'année 1868 que voici venir.

— Oh! c'te grande ringue que se capille là-bas à l'aborgnon, elle a pas rien tant bonne façon; c'est que je la connais pas du tout c'te particuyèrelà; j'aimerais ben mieux régler mon compte avec vous, je vous ferai un rabais, une remise, une escompte. Vous ensauvez donc pas si vite... bon la velà partie, qu'elle me laisse avec c'te fantôme

que j'ai jamais tant vue, elle se rencogne toujours dans son coin que je poye pas la défigurer, mais, rien qu'à voir c'te dégaïne, elle me revient pas du tout, la colombe.

GUIGNOL.

PORTRAITS LYONNAIS

I.

A Paris, hier, chez Thierry,
Chez le photographe aguerri
Des têtes à littérature,
J'ai pu voir des hommes cités
Dans la deuxième des cités,
Des Lyonnais d'après nature.

La moustache en croc assassin,
Et journaliste et médecin,
C'est Astier, cœur sans amertume,
Se tromper d'outil, il s'en rit:
Avec sa lancette il écrit,
Il saigne en ville avec la plume.

Le Salut public n'en meurt pas!
Mais quel grincheux vois-je là-bas?
Ce front chauve... avec la rosette?
C'est l'innocent Linossier,
Qui, naguère, s'est fait scier
En dix par la Marionnette.

II.

Ma foi, j'en passe, et des meilleurs.
Salut, Progrès? Cherchons ailleurs
Le galbe puissant du génie.
Faites-moi voir de ces penseurs
Qui nomment les Muses leurs sœurs...
Bonjour, ô Dieux de l'harmonie!

Laprade pose tristement,
Et nous la fait au sentiment,
A l'ancien barde des Gaules.
Victor, vous n'êtes pas pourtant
Le vieux chêne bravant l'autan,
Vous, le plus éploré des saules!

Salut à toi, fin Soulyard,
Dont par hasard la lèvres a ri,
Mais dont la poésie amère
Connait les intimes douleurs
Et nous fait boire tous les pleurs
De l'homme, l'enfant et la mère.

C'est toi le Lyonnais béni!...
Adieu, poète! j'ai fini
De rimer gaiement et de rire,
Et j'ai peur que mon mirliton
Ne se soit, en changeant de ton,
Donné de petits airs de lyre.

Adolphe PERREAU.

COURRIER DE PROVINCE

Monseigneur de Bonald vient de publier une lettre pastorale dans laquelle il donne libre carrière à son indignation, à propos de l'enseignement pour femmes dont M. Duruy est le créateur.

Si cette question n'était pas une des deux ou trois cent mille qui rentrent dans le domaine de l'économie sociale, peut-être en cherchant peu, trouverions-nous contre le nouveau système d'éducation, d'autres et de meilleures raisons que n'en ont découvert jusqu'à ce jour les différents évêques qui ont pris le ministre de l'instruction publique pour cible de leurs foudres apostoliques.

Il est certain, en effet, que ces Messieurs ont eu tort de se placer presque uniquement au point de vue physiologique. — Ainsi Mgr de Bonald décrivant dans un style ardent les écarts d'imagination des jeunes filles de dix-sept à vingt-quatre ans, paraît surtout redouter que leurs rêves ne se changent en réalité devant l'élégance, la jeunesse et l'irrésistible séduction des professeurs des lycées chargés du nouvel enseignement. — Outre que ces terreurs et leurs manifestations sont maladroites en ce moment, attendu qu'on peut les retourner avec de justes raisons contres des séducteurs non laïques, — Mgr de Bonald s'exagère outre mesure les charmes des professeurs des lycées dont la plupart n'ont que des rapports excessivement lointains avec don Juan.

En lisant la description un peu vive des passions auxquelles allaient désormais se trouver exposées les jeunes filles, notre pensée s'est naturellement reportée à quelque dix ans derrière nous, et nous avons cherché dans nos souvenirs de collège, si réellement les hommes qui dirigèrent nos pas mal assurés à travers le grec et le latin, pourraient justifier les préoccupations dont paraît assiégé l'esprit de Mgr de Bonald.

Voilà le résultat de nos investigations :

Professeur de huitième, un petit homme rougeaud, âgé de quarante-cinq ans, orné du sobriquet de *fromage*.
Professeur de septième, un grand gaillard, maigre comme une paire de pincettes, avec une tête grosse comme le poing, et un nez retroussé.

Professeur de sixième, teint couleur de brique, figure osseuse, nez démesuré, dos voûté, trois enfants.

Professeur de cinquième, perruque jaune, lunettes d'or, pas de dents, soixante-dix ans.

Professeur de quatrième, cheveux blancs, taille peu élancée, lunettes.

Professeur de troisième, sec et maigre, chevelure longue mais peu bouclée, air égaré, nez au vent, lunettes, quatre enfants.

Professeur de rhétorique, air mielleux, bouche en cœur, cultivant le calembour, adorant sa femme: il n'y a pas de mal à ça.

Professeur de philosophie, qui est-ce qui ne connaît pas l'excellent père Gimet?

Hé bien! je le demande à tout homme impartial, à Mgr Dupanloup, lui-même, est-il possible que des jeunes filles, eussent-elles l'imagination de Ste Thérèse, soient tentées de s'écarter du sentier de la vertu et de galoper dans les champs de la fantaisie avec les professeurs dont nous venons d'esquisser les physionomies?

Sans doute Mgr de Bonald me répondra que ce ne sont plus les mêmes, — je veux bien, mais j'ai peine à croire que ceux qui les ont remplacés puissent faire une concurrence sérieuse à l'Apollon du Belvédère.

Tout cela, voyez-vous, c'est la faute à Rousseau, comme dit une chanson. — Depuis son St-Preux et sa nouvelle Héloïse ou s'imagine que les gens chargés d'apprendre l'histoire, la géographie ou le français sont aussi redoutables pour la vertu des jeunes filles qu'un capitaine de hussards, — et on a le plus grand tort, attendu que St-Preux est l'amoureux le plus assommant et la nouvelle Héloïse le roman le plus insipide qu'il soit possible de rencontrer.

Wilhelm GIRL.

A propos du dernier *Courrier de province* de notre collaborateur Wilhelm Girl, M. Luville, président du comité d'alliance israélite de Lyon, nous a adressé la lettre suivante:

ALLIANCE ISRAËLITE UNIVERSELLE

COMITÉ LOCAL DE LYON

A Monsieur le directeur de la Marionnette.

Monsieur,

A chacun sa spécialité: vous êtes un journal humoristique, vous visez à l'esprit et vous en avez assez pour faire rire vos lecteurs.

Il y a d'ailleurs des journaux spéciaux pour éreinter les cultes dissidents, vous les connaissez, inutile de vous les nommer ici.

Un rapt d'enfant, cela fait froid au cœur, cela fait frissonner les honnêtes gens, et ceci n'est pas non plus de votre domaine, n'est-ce pas?

C'est l'affaire de Rome, ce sera toujours une tache dans son histoire des temps modernes.

Vous parlez du Consistoire qui a enlevé un enfant à son père. Mais il y a en France neuf consistoires départementaux et le Consistoire central siégeant à Paris.

Ces Consistoires israélites ne sont pas autre chose que des administrations laïques qui n'ont pas charge d'âmes.

Or, tous ces Consistoires, dont les membres sont élus par le vote universel, sont composés de citoyens honorables qui n'ont

pas le droit et encore moins la volonté de s'immiscer dans les affaires du foyer de la famille.

Nous protestons donc de toutes nos forces contre cet étrange récit qui a trouvé place dans le numéro de votre spirituel journal du dimanche 22 de ce mois et vous mettons en demeure de prouver cet acte immoral et inouï si jamais il pouvait exister.

Pour ce faire, il nous aura suffi, nous en avons la ferme conviction de faire un appel à votre loyauté d'écrivain.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de notre parfaite considération.

Pour les membres du Comité

Le Président.

J. LUVILLE

Place Bellecour, 35.

On nous permettra de nous étonner que le Comité d'alliance Israélite soit dans une ignorance aussi complète de l'affaire Rosenthal dont la plupart des journaux de Paris et de province ont entretenu leurs lecteurs depuis plusieurs semaines.

Il résulte en effet, soit d'une lettre écrite par M. Rosenthal père à l'*Opinion nationale* et reproduite par le *Figaro*, soit d'un article publié par M. Eugène Jouve dans le *Courrier de Lyon* du neuf de ce mois, que la synagogue de Paris avec le concours du Consistoire Israélite aurait fait enlever le jeune Rosenthal d'une école polonaise des Batignolles dirigée par des catholiques, où son père l'avait placé.

Ce dernier, après s'être adressé au procureur Impérial qui a déclaré que l'affaire était du ressort de la juridiction civile, — a confié sa cause à M^e Grévy, avocat, et le tribunal va être appelé prochainement à statuer si la synagogue et le consistoire israélite de Paris n'ont pas dépassé les bornes de la sollicitude dont ils doivent entourer leurs coréligionnaires.

Espérons que ces renseignements seront de nature à édifier le Comité d'alliance israélite de Lyon sur l'étrange récit, objet de leurs énergiques protestations.

Nous sommes heureux, dans tous les cas, de constater l'indignation émue avec laquelle M. Luville, président du Comité, s'élève contre les faits dont se plaint M. Rosenthal père, indignation que doivent partager tous les honnêtes gens, qu'ils soient catholiques, israélites, calvinistes, bouddhistes ou mahométans.

PETIT

DICTIONNAIRE DE LA FABLE

A

Aréopage. — Fameux tribunal d'Athènes institué par le dieu Mars.

L'étymologie de ce mot mérite d'être rapportée. Mars avait un page du nom d'Alectryon, en qui il avait toute confiance; or, un jour que celui-ci faisait faction pen lant que son maître était en conversation illicite avec la belle Vénus, il les laissa surprendre *flagrante delicto* par Vulcain, le mari.

Mars, furieux de la négligence de son factionnaire, convoqua aussitôt un conseil de discipline et le chargea de juger la conduite d'Alectryon.

Ce conseil, après une courte délibération, infligea, à l'unanimité, quinze jours d'arrestation au page.

Aréthuse. — Jeune nymphe qui se voyant un jour sur le point de tomber entre les mains du chasseur Alphée qui l'aimait et la poursuivait depuis longtemps, implora le secours de Diane; cette déesse la métamorphosa aussitôt en rivière et Alphée en fleuve; mais la passion de ce dernier n'en déborda que plus belle, et un beau matin il sortit de son lit et vint se jeter dans celui d'Aréthuse qui devint grosse aussitôt, comme la Saône en temps de pluie.

Argo. — Navire des Argonautes.

On prétend que c'est le premier vaisseau qui ait été

sur mer; — il était construit avec des chênes de la forêt de Dodone, ce qui lui faisait attribuer la vertu de rendre des oracles.

Du moment où il rendait des oracles, c'est donc qu'il parlait argo.

Argonautes. — Voyez **Garibaldiens**.

Argus. — Fils d'Arestor. Il avait cent yeux dont cinquante étaient toujours ouverts, quand les cinquante autres étaient fermés pour cause de réparation de forces. Junon lui confia la garde de la vache Io que Jupiter cherchait à enlever; mais Mercure réussit à endormir la vigilance d'Argus en lui jouant sur la flûte certaine mélodie enivrante connue depuis sous le nom de *ranz-to*.

Junon métamorphosa Argus en paon doré; — ne lisez pas en *pan dore*.

Arion. — Fameux musicien. — Etant sur un vaisseau, les matelots voulurent l'égorger pour avoir son argent; mais il obtint, avant que de mourir, la permission de jouer sur son luth le *Miserere* du Trouvère. — Attirés par le son mélodieux de son instrument, les poissons s'attroupèrent autour du vaisseau; c'est ce qu'avait justement prévu Arion, qui sautant aussitôt sur le dos d'un phoque, réussit ainsi à gagner le rivage.

Si non e vero e bene Trovator.

S. TRABAN.

NOTIONS DE GÉOGRAPHIE

LA RUSSIE, dite l'*ogre du Nord*, est à elle seule aussi grande que le reste de l'Europe; pays de neiges et de glaces dont l'avalanche tend toujours à se précipiter *Odessa* de la Mer Noire. Quand nous ne sommes pas sages, il y a toujours quelqu'un pour nous crier : gare dessous ! et ce *Moscou* de suite notre torpeur, mais nous ne serons tranquilles qu'en prenant sa capitale, en faisant *Petersbourg*. Beau pays de chasses aux *serfs*; les habitants ont beaucoup de *platine*, ce qui ne signifie pas qu'ils sont bavards.

Dans cet Etat est enclavée LA POLOGNE, mais ces deux peuples ne peuvent pas se sentir. Autant mettre dans le même lit M. Guérault et M. de Kervéguen. Avec quel courage cette poignée de braves Polonais lutte contre le géant cosaque ! Tu *craques*, o *vie*, en avant quand même ! J'offre à ce brave peuple un crêpe avec cette inscription : A toi pour la *vie*, ce *tulle*, fleuve qui arrose Varsovie, sa capitale. Les femmes servent actuellement à couvrir les épaules de nos élégantes sous le nom de *Polonaises*.

LA SUEDE comprend trois contrées : la Suède, la Norvège et la Laponie. Ses habitants ont de la religion : des adorateurs du *Christ*, y en a. Pays de rivières, il y a *là* ponts en nombre. Les peuplades de la Laponie, très-friands et anthropophages, se nourrissent de *rennes*.

LE DANEMARK est le croquemitaine de M. de Bismark, qui s'est empressé de l'amoindrir, le trouvant toujours *Alsen* grand. Ce pays produit des chiens et nous envoie des queues de morue pour nous faire des habits.

LA SUISSE, remarquable par ses bêtes à cornes, est chère au touriste : pas d'argent, pas de Suisse. On ne sait pas pourquoi Genève *Berne* Fribourg. Ses habitants ont une bonne *Bale*, mais font souvent leur *Coire*, *Sion* les embête. Ils sont généralement armés d'une hallebarde et vêtus d'un habit rouge. Sous cet aspect, ils se tiennent à la porte des églises et y maintiennent le bon ordre. D'autres font la montre et les bijoux. On trouve en Suisse beaucoup de lacs; c'est à cette vertu *lactifère* que les

Suisses doivent leurs bons fromages fabriqués en France.

L'ESPAGNE est divisée en autant de partis que de ministres, sans compter celui de la reine. Comme ils sont toujours en guerre, ils ont inventé les lames de *Tolède* et la ville de *Genade y est*.

Les Espagnols, presque tous barbiens, nous ont rasés avec leurs chemins de fer; *Valence* tes imprécations si tu veux, ô Espagne, mais on *Madrid* de te dire que tu es un pauvre pays, *Carthagène* est grande.

LE PORTUGAL serait un pays béni des canuts, qui y trouveraient toujours *lisses* bonnes. Il *Tage* de vendre ses vins qu'il *Porto* Anglais. Malgré ses mines d'or et d'argent, ce pays est dans une situation assez précaire, car son roi était sur le point de vendre une île pour venir voir l'Exposition.

LA BAVIÈRE est un petit royaume *Munich* de bonne bière et d'habitantes qu'on absorbe à l'eau, à la crème ou au chocolat. C'est là que fut inventé Richard Wagner, et toutes les fois que le roi se rend en *Landau* au théâtre pour entendre sa musique, il dit : *J'ai Spire* de plaisir.

LA TURQUIE est la renommée des fortes têtes; on tape dessus dans toutes les foires. Son gouvernement est toujours à *la Porte*. Les femmes de cette contrée servent à meubler les appartements sous le nom d'*ottomanes*. Ce pays a perdu la *Thrace* de la *Macédoine*, sorte de salade qu'on a donné à la Grèce pour lui ouvrir l'appétit.

LA GRÈCE a pour capitale Athènes : la ville de *Pirée* lui offre un port magnifique qu'il ne faut pas confondre avec celui du marquis du même nom qui est peut-être aussi très-beau. Les Grecs ont une belle réputation de joueurs et de sobriété; ils couchent sur la dure, et quand on lui donne un tapis, il faut voir comme l'habitant de *Sparte* rit.

CAMENBERG.

LES CANETTES

De Jérôme Roquet dit Tampià

OUVRIER TAFFETAQUIÉ

Par Louis-Etienne Blanc

2^e ÉDITION (1).

S'il est un livre qui ait droit de bourgeoisie dans nos colonies, c'est assurément le recueil des *Canettes*; il est ici en famille. Nos souvenirs sont obligés de se reporter à un demi-siècle en arrière pour retrouver les premiers échos des refrains que contient ce recueil. Satires, chansons, poèmes, la politique et la morale, tout y est marqué au coin de l'esprit, de la verve et de la gaieté aux allures franches et libres.

Nous ne saurions dire quel indicible plaisir nous avons goûté à retrouver complets tous ces morceaux dont notre mémoire n'avait conservé que quelques lambeaux déjà même un peu altérés. Citons d'abord la chaste Suzanne. Je ne sache rien de plus franchement et de plus finement comique que cette idée de faire de *Suzanne* une ouvrière en soie, à *Babylone*; du prophète Daniel, son canetier; du conseil des *prud'hommes*, le tribunal chargé de juger *Suzanne*. Ce portrait de *Suzanne* est-il assez réussi?

Ce l'ouvrière était le plus beau z'assemblage
De grâce et de douceur qu'on ait vu à se n'age.
Une bouche et de z'yeux quesonnoient le tocsin
Un mainquien douceureux, une taille mignonne
De z'appas à tenter une âme moribonne, etc.

Et le récit du mariage de *Suzanne* avec *Joachim*, des réjouissances, du repas de nocce, du procès fait à *Suzanne* et du triomphe de son innocence. Peut-on rien imaginer de plus gracieux, de plus entraînant et de plus finement observé? Il faudrait citer tout le poème. Chaque coin, chaque épisode de ce grand tableau semble échappé à la double collaboration de *Rabelais* et de *Teniers*.

(1) Chez *METON*, libraire, quai des Célestins, 7, et chez tous les libraires.

Qui ne connaît la chanson de *Fanchon d'en n'haut de sa banquette*, et dont la fin est devenue populaire.

Quand on se z'aime
C'est si canant,
Qu'on va toujours se lantibardannant,

La banquette est aussi un bijou de grâce et de fraîcheur.

De sa banquette
La Josette me fait de z'yeux
Et moi, à mon tour, je li jette
D'arregardements délicieux
De ma banquette.

Su ma banquette
Je suis souvent en revation.
C'est toujours ça de la Josette
Que cause mes peripatations
Su ma banquette.

On rit de bon cœur en lisant le *Sermon* des mariages dotés. Il se termine dignement par cette bénédiction en latin macaronique, *Ego q'ojigo intribojeau in machinorum fumulus*.

Quant à la satire des revirements politiques, elle est d'une bonhomie écrasante de vérité et de moquerie.

Nous ne di ons rien de plus de l'œuvre, si ce n'est que tout s'y tient au même niveau de finesse et de gaieté. Mais nous ne pourrions nous décider à quitter les *Conettes* sans crier aux bibliophiles et bibliomanes que le volume des *Conettes* est l'un des derniers sorti des presses de notre regretté Louis Perrin.

Jacques Daniel.

Réveries d'un canut sans ouvrage.

Pour la soif, il vaut mieux se garder une poire d'uchesse qu'une poire d'angoisse.

Les officiers et les bonnes ménagères sont les seuls pour qui les pelotons de fils n'ont aucun mystère.

Les comédiens et les menuisiers gagnent leur vie sur les planches.

Les anciens rois de France ressemblaient beaucoup aux aubergistes; les uns tenaient des lits de bois, les autres des lits de justice.

Dans la rue Rivet: Mme X. lingère, raccommode les hommes. Je tiens l'adresse précise à la disposition de MM. Guérout et de Kerveguen.

Un de mes amis me disait à propos des débats en France et en Italie sur la question romaine: tout ça, vois-tu, c'est de la politique de convention.

L'opposition fait le procès à la loi militaire, mais ce n'est qu'un procès verbal, on ne peut Niel fait.

Jérôme Accoca.

THÉÂTRES

Grand-Théâtre Impérial. — Je ne crois pas que la reprise de l'*Africaine* au Grand-Théâtre ait pour la caisse directoriale le succès espéré par M. D'Herblay, et ceci pour plusieurs raisons. D'abord la curiosité est aujourd'hui passablement émoussée à l'endroit de l'œuvre de Meyerbeer et de plus, sur la grande quantité de spectateurs attirés l'an dernier par les représentations de cet opéra, il ne faut pas se dissimuler qu'un bon nombre a été alléché par le vaisseau du 3^e acte et la mise en scène, d'autres sont venus pour le vaisseau et la phrase à l'unisson des violons, certains par curiosité

pure et le reste par amour de l'art. Cette année le vaisseau a fait son temps, chacun sait par cœur la phrase à l'unisson, resteront donc les seuls dégustateurs de ces incomparables beautés, les seuls amateurs de ce magnifique chef-d'œuvre qui a nom l'*Africaine*.

Il est inutile d'insister ici sur l'analyse d'une œuvre connue et appréciée de tous, je dirai quelques mots seulement de l'interprétation générale, supérieure sous tous les rapports à celle de la saison passée.

M^{me} Meillet est réellement l'incarnation complète de *Sélika*. Il est impossible de trouver un rôle mieux approprié à son organe et à son grand talent; elle le chante d'un bout à l'autre sans une seule défaillance, un seul instant de faiblesse, d'une façon irréprochable en un mot. Dans le 4^e et le 5^e acte surtout, elle atteint, on peut le dire, la perfection de l'art. Je doute qu'on puisse entendre, non pas mieux, mais aussi bien: Mlle Sasse, elle-même, la *Sélika* rêvée par le maître, de l'avis de tous ceux auxquels il a été donné de faire la comparaison, n'est en aucun point supérieure à notre falcon, qu'on ne se le dissimule pas. M. Delabranche, remplaçant M. Wicart, — ce qui n'était guère difficile — dans le personnage de *Vasco* a su se faire applaudir dans le duo du 4^e acte, chanté et joué à ravir par les deux interprètes. On pourrait néanmoins reprocher à notre ténor de manquer de correction dans certains passages et de négliger un peu les nuances de son rôle.

M. Méric s'est montré le *Nelasko* que nous avons vu déjà, bon chanteur et comédien suffisant, mais quel dommage que sa voix usée, surmenée, trouée, ne réponde plus à son talent et à sa bonne volonté. MM. Marthieu et Barielle ont contribué aussi pour leur part au succès et Mlle Moreau, très-faible à la première représentation, a repris un peu d'aplomb dès la deuxième; elle se montre une Inès suffisante.

Il faut que l'orchestre recueille aussi sa part de compliments, — on l'y a si peu habitué. Sous ce rapport l'exécution a été très-bonne, meilleure qu'à la création. La fameuse phrase des violons est notamment mieux dite, mieux nuancée; les attaques sont plus franches et moins rudes, enfin il y a progrès: tant mieux.

Et les chœurs? Les chœurs ont été renforcés du côté des basses mâles surtout, il y a certainement beaucoup à dire encore, mais quand on est en veine d'indulgence, il faut que tout le monde y participe.

Et puis, franchement, ces pauvres choristes ont bien un peu besoin qu'on prenne de temps en temps leur défense, aux dépens de la direction bien-entendu.

Que de fois, à leur entrée en scène, ces messieurs et dames de la cour, ou des chevaliers et des chatelaines quelconques, ont été accueillies par des éclats de rires et des chuts bien sentis. On trouve, avec raison, que ces dames ne brillent pas par l'éclat de la jeunesse et de la beauté.

Mais là, de bonne foi, pensez-vous qu'une femme jeune encore, douée de quelques agréments physiques et d'un filet de voix quelconque, consente à venir étaler presque tous les soirs des grâces naturelles ou d'emprunt, pour 50 ou 60 francs par mois, somme singulièrement diminuée par les amendes de toutes sortes qui pleuvent sur ces malheureux et qui constituent toujours à la fin de chaque année un assez joli petit bénéfice à un directeur, entendant bien son affaire?

Evidemment non; parce qu'un café chantant, un casino, offrira toujours au moins 5 ou 10 francs par soirée pour une ou deux romances plus ou moins chantées, sans compter les profits secrets que rapporte presque toujours cette petite profession. Il faut donc nécessairement renoncer à des choristes jeunes et jolies en raison de la trop faible rémunération accordée à des sujets qui doivent avoir une peine de tous les diables pour ne pas mourir de faim, car les répétitions de tous genres prennent à ces pauvres gens une grande partie de leur temps et leur interdisent certains travaux qui les aideraient à subsister. Tant qu'on n'aura pas trouvé le moyen de rémunérer davantage certains emplois, nous serons condamnés à voir sur la scène des visages et à entendre des voix laissant énormément à désirer sous le rapport de la perfection.

FRÈRE JACQUES.

I PUPAZZI

M. LEMERCIER, DE NEUVILLE, donnera une représentation de ses *POPazzi*, ce soir, Dimanche à 8 heures et demie, dans les salons de l'hôtel Collet, rue Impériale, 62.

CORRESPONDANCE

Philosophe. — Ton étiquette ment sur le contenu de ton bocal; tu as un œil poché et l'autre qui n'y voit qu'avec tes rancunes; que ce soit de la charité ou de la philanthropie que vienne le bien, ça m'est égal j'admire autant la dame patronesse qui part de la loge maçonnique que celles qui sortent des sanctuaires chrétiens ou juifs, je ne vois pas pourquoi tu n'en ferais pas autant. — Fais le bien sans regarder à qui tu le fais et suivant le contenu de ta bourse et applaudis à tous ceux qui le font. Les temps sont durs.

Ventre-creux. — On dirait que tu t'es donné le mot avec le Philosophe; lui attaque la main qui donne et toi tu la mors en recevant. — Il n'y a jamais honte à recevoir quand on subit des malheurs indépendants de notre volonté; à te lire je trouve ta honte dans ton passé. — Allons, quitte tes vieilles loques et nage de bon cœur, si le pa-sage est difficile, fais la planche, un bon moment viendra sois en sûr.

Lazare. — Nous sommes en retard avec vous c'est un oubli. — Le banquet n'avait pas assez d'entrain et il aurait, en outre, fallu être bien sûr de ce qui s'y est dit. — Il faut avouer qu'ils étaient entièrement stupides.

Alexandre Deplanck. — Bon conseil pour un sou a un certain mérite; mais, hélas! que ferait-on d'un conseil qui est entortillé de 200 vers... court et bon. — voilà à mon tour le conseil que je vous donne.

Hippolyte l'assau. — Tu as des goûts charmants, je t'en fais mon compliment; il ne faut pourtant pas en abuser. Je comprends ton interprétation; la *Marionnette* est trop pudique; elle rougit quand on lui fait des questions pareilles et elle prétend que ce que tu penses serait fort mal placé sur la tête de Guignol. — Tu as compris?

Jacques à Rennes. — Guignol vous remercie de la bonne opinion que vous avez de lui — il méditera sur cet intéressant sujet. — Guignol prétend que c'est un moyen comme un autre pour expliquer leurs habitudes quadrumanes.

Hippolyte. — Envoie ou porte toi-même les manuscrits à l'imprimerie, le p'pa qu'Enbaume est un bon enfant; il te dira plus tard ce que nous en pensons. — Il ne faut pas t'y tromper, le fond n'est jamais gâté par la forme.

Agrus. — Malgré tes cent chelus te n'y vois pas clair, ou te voudrais me faire piauter dans le pétrin de la basoche; non d'un rat! ni ni c'est fini; Cujas ne pouvait tous les mettre sur le beau devant; y n'en connaît ben d'autres, mais y ne veut pas dire tout ça qu'y sait, n'y a des docteurs que sont jaloux d'avoir pas dansé leur rigodon, pis quèques-uns que tordent le pif pace qui l'on dansé.

On peut pas contenter tout le monde et pis sa tante. Allons borniclas-e que v'zetes tous, ne griffardez donc plus rien sus ce bons docteurs. Cujas a dit non, c'est non.

F. Mangevin. — Toutes les lettres déposées où vous dites arrivent parfaitement, mais à vous comme à *Bougie Salume*, comme à *Argus*, Cujas répond non.

J. O. N. à Nice. — Voilà qui est fait. — Si cela vous plaît, continuez.

Barbenroc. — Pour du neuf, il y a beaucoup de vieux, et puis ne donnes-tu pas trop facilement le coup de pied à la morale. — Si ça t'amuse, continue, nous choisirons; souviens-toi de l'écucl que nous te signalons.

A. K. Hesper. — Hélas! hélas!... des vers, toujours des vers!... Essayez donc de la prose.

Q. K. C. — Continuez.

Delorme. — Nous sommes d'accord avec toi; — si nous avions vu de nos yeux, oui; mais rien vu, silence.

VA PARAÎTRE

L'ALMANACH DE GUIGNOL

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.